

Notes de lectures de Georges Leroy

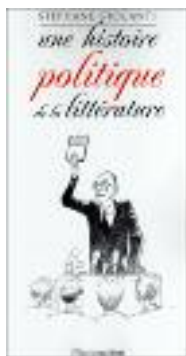
janvier 2010 2/2



L'attribution des étoiles est relative, et peut comporter des aspects négatifs... *le diable porte pierre*. Si l'appréciation privilégie le fond à la forme, elle n'en constitue pas moins un jugement de synthèse avec sa part de subjectivité... mais non de relativisme.

Note: La qualité de ce document permet l'impression sur une imprimante de bureau:
BR impression plus rapide, **HR** illustrations meilleures

Histoire politique de la littérature



Stéphane Giocanti

Flammarion, 330 p., 20 €

François 1er fut roi de France et poète. Le cardinal de Richelieu institua quarante immortels pour fixer sa patrie sur un Olympe littéraire. Avant d'être empereur, Napoléon rêva d'être écrivain. Le romancier Malraux fit un inoubliable ministre de la Culture, pour la gloire d'un général publié lui-même dans la bibliothèque de la Pléiade... nulle part ailleurs qu'en France, politique et littérature ne forment de couple aussi singulier. Et les écrivains, font-ils bon ménage avec la politique? C'est la question posée par ce livre irrévrencieux, qui invite le lecteur à découvrir des consanguinités surprenantes entre auteurs d'hier ou d'aujourd'hui, de droite ou de gauche, pour le meilleur et pour le pire. Car le peuple indiscipliné des écrivains regorge de courtisans et

de guerriers, d'idéologues et de prudents, de sceptiques et de pamphlétaires, de vaillants et de lâches, de prophètes et de mystiques, sans oublier ceux que l'auteur appelle joliment les « plantés et les maudits »: ceux qui se sont fourvoyés dans le ridicule ou le tragique... Une promenade inédite dans l'histoire littéraire, de Victor Hugo à Richard Millet.

Free! Entrez dans l'économie du gratuite



Chris Anderson

Pearson, 288 p., 22 €

À l'heure où certains groupes de médias touchés par la crise remettent en cause la mise à disposition gratuite de leur contenu sur le Web, ce livre devrait faire débat. L'auteur convainc que la gratuité des produits et des services sur Internet est inévitable, et qu'à condition d'avoir un peu d'imagination, elle peut rapporter de l'argent.

Il part de la loi de Moore, souvent évoquée dans le secteur des technologies, qui édicte que le nombre de transistors contenus dans les circuits intégrés double tous les dix-huit mois. Le stockage des données sur les disques durs s'améliore lui aussi très vite. Autre évolution spectaculaire celle de la « bande passante »: « La vitesse de transfert des données sur un câble en fibre optique double tous les neuf mois. » Les coûts des biens numériques chutent donc si vite qu'ils tendent fatalement vers zéro. Dès lors, comme Internet est « le marché le plus concurrentiel que le monde ait jamais vu », le gratuit s'impose. En effet, « sur un marché numérique, le gratuit est presque toujours un choix possible. Si vous ne le proposez pas explicitement, d'autres trouveront en général comment y parvenir ». Et de rappeler –le livre fourmille d'autres anecdotes– comment le portail Yahoo! a dû rendre gratuit le stockage des courriels le jour où Google a décidé d'offrir ce service.

L'auteur reconnaît que le gratuit peut détruire de la valeur, qu'il transforme des industries « pesant des milliards de dollars en industries pesant des millions de dollars ». Mais il assure que les entreprises disposent de nombreux moyens pour survivre à cette fatalité. En vendant des espaces publicitaires en lien avec les intérêts des internautes, comme le fait très bien Google. En

vendant des versions améliorées de produits gratuits...

En revanche, l'auteur n'explique pas comment les entreprises du « gratuit » pourront durer si des pans entiers de l'économie des contenus payants disparaissent : avec quel contenu, si plus personne n'est payé pour le créer, feront-elles un jour leur miel ?

Nota : le livre est vendu 22 €!

Gentile de Fabriano



★★★★☆

André de Marchi

Actes Sud, 270 p., 44 €

Dans toute l'Europe occidentale, depuis l'Espagne jusqu'à l'Europe centrale, le style gothique dit « tardif » ou « international » marque la véritable rupture avec le Moyen Âge et les « primitifs ». Préférant aux thèmes religieux les scènes de genre, inventant une nouvelle forme de préciosité et de civilité, cette expression picturale d'un « art courtois » annonce la Renaissance et trouve ses plus grands interprètes chez Duccio di Buoninsegna, Jean Malouel, Melchior Broederlam, Fra Angelico, Jacopo Bellini, les frères Limbourg, etc.

Cette ample monographie publiée en Italie en 1992, puis mise à jour et rééditée en 2006, est le fruit des longues recherches d'Andrea De Marchi sur la peinture du gothique international dans les Marches et à Venise, et sur son représentant le plus fameux : Gentile da Fabriano. Cette traduction constitue la première monographie en

français sur cet artiste majeur né vers 1370 à Fabriano (Marches) et mort à Rome en 1427.

Gentile, qui ne cessa de voyager et de fréquenter les plus grands centres italiens, sut expérimenter avec passion de nombreuses traditions picturales.

Son art est caractérisé, notamment, par la recherche d'une peinture « tridimensionnelle », par la tentative de restituer la consistance des matières et le détail des éléments descriptifs, par le recours au pointillisme, aux glacis, aux applications de feuille d'or. Son originalité réside dans un choix assumé de témoigner, même dans les sujets à caractère religieux, de la civilité d'une société aristocratique et cultivée (Adoration des Mages). Si bien des fresques et des tableaux signés par Gentile ont hélas disparu, il nous reste de lui quantité d'œuvres admirables.

Sa première période (retable avec la Vierge de Berlin et riche polypptyque de Valleromita aujourd'hui à la Pinacoteca Brera de Milan) fait de lui le véritable maître du naturaliste lombard, avec un souci du détail séduisant et du rendu de la douceur des lumières.

Sa personnalité et son talent marquèrent très vite les milieux artistiques : en Lombardie, il imposa son art ; en Vénétie, il influença puissamment Pisanello et Jacopo Bellini dont les œuvres ne peuvent s'expliquer sans son exemple ; à Brescia, Foppa lui doit beaucoup ; et dans les Marches et en Ombrie, de nombreux maîtres mineurs poursuivront son travail.

Gentile nous a laissé un chef-d'œuvre absolu, une Adoration des Mages (Offices, 1423) peinte pour Palla Strozzi, l'homme le plus riche de la Florence d'alors. Ce retable fondamental pour l'histoire de l'art italien et européen offre l'un des exemples les plus aboutis du style gothique international. Le fastueux

cortège de personnages habillés de brocarts, les riches architectures, la diversité des chevaliers, des courtisans, des chasseurs, des animaux, depuis les arrière-plans jusqu'à la présentation de l'Enfant, font de cette procession religieuse une scène pour ainsi dire profane.

Gentile mourut à Rome, encore jeune, alors que le pape Martin IV l'avait chargé de la décoration de Saint-Jean-de-Latran (fresques disparues). Cette mort priva la Renaissance italienne d'un artiste dont le génie, qui avait pris une direction différente du « classicisme » du XVe siècle florentin, est assurément comparable à Fra Angelico, à Masaccio, aux frères Limbourg ou à Van Eyck.

Les Insomniaques



★★★★☆

Camille de Villeneuve

Éd. Philippe Rey, 604 p., 20 €

Par un matin froid de 1946, Jean André d'Argentières meurt d'une chute de cheval. Il était âgé de 84 ans. Son fils, André, lui succède. Avec son épouse, née Jeanne de Hauteville, il prend les rênes de la propriété familiale. Il hérite également d'un hôtel particulier, à Paris, qu'il partage avec sa sœur aînée, Marguerite de Saint-Léger. Partant de là, le livre déroule, sur 600 pages chapitrées en 75 scènes, l'histoire de trois générations d'aristocrates. Une histoire qui s'achève lorsque le XXIe siècle s'annonce.

La jeune auteur livre une chronique familiale de facture classique servie

par une écriture déliée. Le sujet de son livre l'apparente à Michel de Saint-Pierre. La jeune romancière, normalienne, campe au fil d'un récit au réalisme soigné un milieu social qu'elle connaît bien et dont elle montre qu'il n'est pas aussi homogène qu'on peut l'imaginer. Au gré des mariages et des aléas de l'histoire, les uns s'appauvrissent, quand d'autres se renflouent. Chacun accommode les règles du savoir-vivre selon son tempérament, conventionnel ou excentrique. On trouve dans ces familles autant de bigotes que d'artistes. Certains décident d'épouser leur temps et les mœurs nouvelles, d'autres s'y résignent.

Sans élever le ton ni s'appesantir, préférant l'observation froide à la satire, l'auteur semble considérer ses personnages avec un laconisme qui frise le mépris. Ils se montrent parfois touchants; nobles, rarement. Pourtant, il aurait suffi de les éclairer d'un jour un peu plus doux pour entrevoir en eux, certes de la misère, mais aussi de la grandeur, comme dans tout homme!

D'un point de vue littéraire, ce roman est abouti. Vu le titre, l'auteur a voulu montrer que la nostalgie d'un passé glorieux empêche ces héritiers de dormir et même de vivre. Or, tels qu'elle les décrit, ses personnages ne paraissent hantés par rien. Ce sont des petits-bourgeois sans mémoire ni rien qui les transcende assez pour les inquiéter. La famille d'Argentières ne se distingue que par son train de vie, son château. On dirait même qu'elle n'y reste attachée que par habitude. Bien avant de perdre ses prérogatives sociales, elle aurait oublié que «noblesse oblige»? Dès lors, ces aristocrates sont des hommes comme les autres, les hommes d'un siècle qui ne croit plus en rien.

L'Église à l'heure de Caritas in Veritate



★★★★☆

JP Audoyer et P de Laubier

Salvator, 208 p., 20 €

Caritas in veritate est plus qu'une réponse à la « crise ». Il s'agit d'un message d'espérance pour le monde du XXI^e siècle. Ancrée dans la tradition de l'Église, cette encyclique renouvelle l'approche des problèmes économiques sociaux et politiques en se fondant sur une vision anthropologique et spirituelle de l'homme qu'elle confronte en permanence aux interrogations du monde contemporain. Pour accompagner la lecture de l'encyclique, deux auteurs experts rappellent les fondamentaux de la doctrine sociale de l'Église, les étapes de son développement, avant de mettre en exergue la nouveauté de cette troisième encyclique de Benoît XVI: « Les grands principes de bien commun, de solidarité et de subsidiarité sont indispensables pour éviter la ruine que, sans eux, la mondialisation rendrait vraiment globale », répond le Père Patrick de Laubier, professeur honoraire à l'université de Genève, à Jean-Pierre Audoyer, doyen de la faculté libre de Droit (Faco). Par sa pédagogie, le pape cherche « à réveiller un monde spirituellement endormi et plongé dans un matérialisme hanté par la croissance économique et oublieux du développement vraiment humain sous la lumière du Christ ». Ainsi se conclut l'entretien, vivant et précis, d'une lecture très accessible. Ce livre

est une excellente et nécessaire introduction à l'enseignement social chrétien. Ce livre exprime le génie d'incarnation du christianisme qui appelle une transfiguration des réalités humaines les plus concrètes.

Histoire des médias



★★★★☆

MM Chupin et Hubé

Ed. de la Découverte, 126 p., 9,50 €

Occupant une place croissante dans la société française, les médias connaissent une intense mutation depuis quelques décennies. Le développement d'Internet, l'explosion de la communication et la concentration mondiale des entreprises médiatiques bouleversent en profondeur l'espace public. Ces récentes évolutions soulèvent de nombreuses questions auxquelles cet ouvrage s'efforce de répondre en les inscrivant dans le temps long des transformations médiatiques. Cette histoire politique et économique des médias français se veut comme un antidote à l'oubli. Retraçant pas à pas les relations que les médias ont successivement entretenues avec les pouvoirs du XVII^e siècle à nos jours, elle est soucieuse d'articuler cette dimension politique aux enjeux économiques, sociaux et technologiques de la production médiatique. Citoyens, étudiants, chercheurs, journalistes trouveront dans cet ouvrage des clefs pour comprendre la construction progressive de l'espace médiatique français et analyser les problématiques actuelles à l'aune des expériences passées.

La langue française au défi



★★★★☆

François Taillandier

Flammarion, 100 p., 12 €

L'écrivain propose une photographie du français contemporain. Le titre n'est pas d'une grande clarté, mais on sent bien que c'est celui d'un pamphlet. D'ailleurs, l'ouvrage est, comme tous les pamphlets, assez court. Et, comme tous les pamphlets, il n'est pas dénué de mauvaise foi: malgré sa brièveté, il est composé de deux parties distinctes qui ont peu de rapport entre elles.

Commençons par la seconde, la plus émouvante et la plus personnelle. Quelques dizaines de pages sur les rapports intimes et sisyphéens qu'un écrivain entretient avec sa langue. Elles viennent rappeler au moins deux évidences, généralement oubliées. La première, c'est que même la plus maternelle des langues reste toujours une langue étrangère, puisque nul ne pourra jamais connaître la totalité des mots qui composent une langue. L'autre est que les puristes qui nous tapent sur les doigts quand nous disons «partir à Paris» au lieu de «partir pour Paris» ne sont pas forcément de redoutables intégristes. Bien au contraire: s'ils défendent une complexité de la langue, c'est parce que l'un des devoirs de celle-ci est de refléter la complexité de la réalité même, avec le plus de clarté possible: même pour ceux qui ne font pas le détail, «un bon mot» et «une

bonne parole» ne seront jamais des expressions synonymes.

Le vibrant hommage rendu dans cette seconde partie à la richesse de la langue française est censé être l'antidote au mal longuement diagnostiqué dans la première: la langue française est en pleine décadence, puisque plus personne ne la respecte, à commencer par ceux qui, il y a vingt ans encore, étaient les champions de la rhétorique classique: les hommes politiques. L'auteur se défend d'être un passéiste. Il se situe du côté du progrès. Mais il entend distinguer entre les «progressistes» et les «mouvementistes». Le progrès est un changement, une évolution qui s'inscrit dans une histoire et qui prolonge donc le passé à travers le présent. Les mouvementistes veulent le changement pour le changement et ne sont bons qu'à imposer une rupture.

Wikipedia, serait un tissu d'âneries? Nous avons vu Wiki, et Wiki n'est pas parfait. Mais ce qui nous fatigue dans cette condamnation de Wiki, c'est qu'elle implique que tout ce qui était naguère imprimé sur du papier respirait l'intelligence, l'exactitude, le sérieux alors que nous pourrions aisément citer un certain nombre de manuels scolaires, par exemple, qui sont des tissus d'erreurs et d'inanités.

Que l'accent des étrangers ait une influence sur la prononciation générale de la langue, c'est bien possible. Mais que Taillandier feuillette la Consolation adressée par Sénèque à sa mère. Il verra qu'il y a deux mille ans, Sénèque avait décrit l'exil comme l'un des éléments essentiels de la condition humaine et qu'il avait tiré cette conclusion de diverses remarques qu'il avait pu faire sur la langue latine. Car enfin, cessons de jouer les naïfs et de penser que le latin était uniquement parlé par Cicéron ou César. Quel sabir ne devait-on pas entendre sur les marchés de Rome,

avec tous ces esclaves venus de tous les coins de la Méditerranée!

La désaffection du latin et du grec dans nos lycées est chose sans doute très regrettable si on se place du point de vue de la culture, puisque la culture est par définition le domaine d'où rien n'est exclu et ne devrait être exclu. En fait, la question qui se pose ici est d'ordre politique. Est-ce que «le peuple» peut accéder, lorsqu'il s'agit de la langue et de la culture, à toutes les subtilités qui sont par définition le signe distinctif des grands écrivains? Ce qui est peut-être à l'origine de cette politique ahurissante de l'Éducation qui voudrait qu'on vise toutes les cibles à la fois, mais qui conduit à ce résultat qu'on n'en atteint finalement aucune, un paradoxe inhérent également à la langue française.

Langue morte, Bossuet



★★★★☆

Jean-Michel Delacomptée

Gallimard, 198 p., 18 €

Certains livres séduisent d'emblée, tant ils semblent faits pour dissuader les lecteurs de s'y intéresser. Prenez celui-ci. Il y a d'abord le titre, Langue morte. Dans le genre racoleur, on conviendra qu'il y a mieux. Ensuite, la photo de couverture, qui montre, en gros plan, la chaire d'une cathédrale. Là, on frise l'indécence. Il y a enfin le sous-titre: Bossuet. Parfois, on se dit que les éditeurs ne savent vraiment pas quoi inventer pour booster leurs ventes...

Trois siècles après sa mort, Jacques-Bénigne Bossuet (1627-1704) fait partie de ces auteurs dont l'œuvre ne sert plus guère qu'à fournir des sujets de dissertation ou de commentaire composé. Un auteur de cours de français à l'ancienne, qui fleure bon son Lagarde & Michard. Et sur lequel on planche par obligation, rarement par choix. Qui fait aujourd'hui le siège de son libraire pour se procurer le Discours sur l'histoire universelle, le Carême du Louvre ou les Oraisons funèbres? Pas grand monde, sans doute, et l'on se dit, en lisant le fort bel essai que consacre l'auteur à « l'Aigle de Meaux », que c'est fort dommage.

Universitaire, mais aussi poète et romancier, l'auteur a ce talent rare qui consiste à rendre étonnamment contemporains ceux qu'on appelle pompeusement les « classiques ». En cela, il est un peu l'héritier d'un Sainte-Beuve, d'un Lanson, d'un Zweig ou d'un Maurois, ces maîtres de la biographie littéraire, qui savaient si bien raccorder d'un même élan la vie à l'œuvre, ressuscitant l'homme sans obscurcir le génie.

Ici l'évêque de Meaux se révèle fougueux, charmeur, ambitieux, flagorneur, les bras encombrés de livres, passant ses journées dans son « vieux carrosse aux coussins rouges », et aimant « discourir de Job, des Prophètes ou d'Esther, à table comme dans les promenades (...), alors que les conversations de la vie ordinaire l'ennuyaient, même s'il prêtait l'oreille par habitude, et la bouche par courtoisie ». La bouche, justement. Les pages consacrés à l'organe grâce auquel Bossuet subjuguait ses auditeurs sont sans doute parmi les plus belles du livre. Après Valéry et Claudel, l'auteur dit sa fascination pour cette « prose radicalement rebelle aux desseins confus ». Le Grand Siècle redevient étonnamment vivant.

Lettres de château



★★★★☆

Michel Déon

Gallimard, 165 p., 16 €

Dans ce livre, Michel Déon (né en 1919), de l'Académie française (depuis 1978), se souvient d'une visite à la librairie du Divan, siège d'une revue et des éditions du même nom, place Saint-Germain-des-Prés à Paris, voilà plus de cinquante ans. Il ajoute alors, par politesse orgueilleuse ou fataliste: « On le voit, j'appartiens à la préhistoire: la place a été rebaptisée (sans succès d'ailleurs) place Jean-Paul-Sartre-et-Simone-de-Beauvoir et la librairie du Divan remplacée par une boutique de fringues chic. » Cette incise en dit long. Michel Déon demeure fidèle à Charles Maurras, qu'il a suivi jusqu'au bout, durant l'Occupation, à L'Action française, où il était secrétaire de rédaction sous son véritable patronyme d'Édouard Michel. Privé pour deux ans de carte de presse à la Libération, l'écrivain ployant désormais sous les honneurs, se considère pourtant comme une sorte de paria depuis 1944. Il ne peut s'empêcher de flétrir ceux qu'il perçoit comme des nomenclaturistes de la République, tels Jean-Paul Sartre et surtout François Mauriac, qui cumule trois fautes à ses yeux: la résistance, l'anti-colonialisme, le gaullisme... Mais dans le même temps, Michel Déon est trop amoureux de la vie pour se gâcher l'existence. La France est ré-

duite à peu de chose? Il s'installera aux États-Unis d'Amérique, au Portugal, en Grèce et, depuis 1974, en Irlande.

Michel Déon en a profité pour bifurquer vers l'essentiel, la littérature. Son anticonformisme lui aura fait préférer l'art à toutes les « boutiques de fringues chic » de Saint-Germain-des-Prés; même s'il n'est jamais pris en défaut d'élégance vestimentaire absolue...

Voici un essai sur la littérature et la peinture dans lequel l'auteur rend hommage à ses auteurs et artistes fétiches parmi lesquels Homère, Stendhal, Toulet, Conrad, Larbaud, Braque, Giono, Poussin, Morand. Ce livre s'avère être l'hommage d'un écrivain, qui sait les jours désormais comptés, aux poètes dont il fut jadis gorgé. Et auxquels il doit bien quelques lettres de château, dans ce style bref comme un coup de fouet nostalgique, ces phrases élégantes, vivaces et profondes, portent sa griffe: « Nos plus ineffaçables chagrins sont d'enfance. Le reste de l'existence se passe à les défier ou à redresser des ruines. »

Loin d'où?



★★★★☆

Claudio Magris

Le Seuil, 480 p., 26 €

En ce début de XXI^e siècle. On envie souvent, on raille parfois, on jalouse au besoin, mais on n'admire point. Pourtant, quel moteur puissant que l'admiration! Et quelles délices de pouvoir, sans arrière-pen-

sée, dire combien on est séduit, émerveillé, redevable aussi...

En exil, c'est-à-dire loin, mais loin d'où? L'auteur montre comment l'œuvre de l'autrichien Joseph Roth prend sa source dans la douleur d'une double perte: celle de l'Empire et celle du shtetl natal. Voyant se déchirer sous ses yeux cette symbiose judéo-allemande dont il était issu, Roth analyse la montée de l'antisémitisme et du nazisme. Il dénonce aussi les dérives du communisme et la tyrannie exercée sur l'individu par un Occident axé sur le progrès technique, la réussite et le profit. L'auteur arpente, explore et décortique l'œuvre de Roth en l'insérant dans un plus vaste courant d'inspiration juive-orientale, celui de Chalom Aleichem et d'Isaac Bashevis Singer, entre autres, et trouve son unité dans la représentation, sous des formes multiples, du malaise de l'homme moderne emporté par les fureurs de l'Histoire, en une fuite sans fin, à travers un monde qui n'a plus ni centre ni sens.

Parents, un sacré métier!



★★★★☆

Emmanuel Belluteau

Salvator, 240 p., 13 €

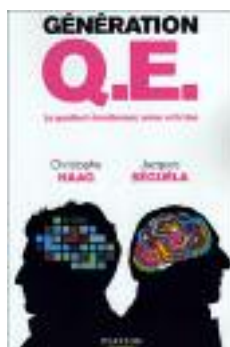
Le boom démographique actuel a comme effet collatéral la prolifération de livre sur l'éducation, la parentalité etc. Dans toute cette bibliographie, quels repères avoir?

Le présent livre aborde la question du rôle des parents sous un angle nouveau. Soucieux à la fois de

coller à la réalité et de prendre du recul par rapport aux exigences du quotidien, il suggère des pistes aux pères et aux mères qui s'interrogent sur leur vocation de parents, par exemple au moment de s'engager dans l'aventure, ou qui ressentent le besoin de faire le point sur l'éducation qu'ils donnent à leurs enfants. Ce guide est conçu aussi pour servir de support à une réflexion, à un partage ou à une méditation sur ce... « sacré métier » qu'est celui de parent et de transmetteur de valeurs.

S'appuyant notamment sur la Bible, ce guide répond aux questions sur la naissance, l'éducation, l'autorité, la séparation, la maladie, etc. Un ouvrage pour accompagner les éducateurs dans des situations concrètes de la vie et sous le regard du Créateur.

Génération QE



★★★★☆

Jacques Séguela

Pearson, 220 p., 19 €

Ce livre est le fruit de la rencontre entre l'un des pères de pub en France et d'un fils de la recherche en comportement organisationnel. C'est une plongée en apnée dans les dédales de nos prises de décision; hier, domaine réservé au seul QI (quotient intellectuel), aujourd'hui, forcé de s'ouvrir au QE (quotient émotionnel). Les explorations, l'une prospective, l'autre scientifique, les mèneront au cœur du monde de l'entreprise. Sans le savoir, elles s'ouvrent à ce nouveau

pouvoir en marche: celui du cœur face à la stratégie, de l'âme face au marketing, du rêve face à la logique. Les auteurs partent en guerre contre le mythe de l'intelligence froide, reine du monde, pour y adjoindre le rôle décisif des émotions, reine des sens. L'idée reçue du dirigeant performant, parce qu'à l'intellect surdimensionné, laisse, preuve à l'appui, la place à la nécessité d'un affect suractivé. Ce livre est une première où 42 dirigeants des plus grandes entreprises françaises se sont prêtés au double jeu de l'entretien et d'un test de QE. Ils y révèlent qu'ils ont souvent des réactions émotionnelles étonnantes. Le management intelligent doit laisser libre cours aux émotions. Votre test de QE vous y attend. Il sera votre passeport pour conquérir ce Nouveau Monde qui s'invente. C'est une nouvelle aventure: la découverte de votre façon de penser et d'agir. Car si on est engagé sur son QI, on fait carrière sur son QE. Le QE, l'arme anticrise.

Tous les matins du monde



★★★★☆

Pascal Quignard

Gallimard, folio cinéma, 120 p.,
et un dvd, 14,50 €

Une modeste cabane nichée au creux d'un mûrier. Au milieu de ces branches, un homme solitaire tenant dans ses mains, serrant entre ses genoux, une viole, y ajoutant une septième corde pour obtenir un son plus mélancolique. Il joue des airs qu'il est le seul à entendre. Un bien étrange musicien, avec pour seuls auditeurs, quelques

planches de bois grises un peu vermoulues. Un maître pourtant réputé, Monsieur de Sainte-Colombe, qui préfère vivre dans le recueillement de sa campagne, dans un quasi dénuement et dans une austérité un peu monacale, plutôt que de se produire et de vivre dans ce monde un peu artificiel de la cour du roi, malgré maintes sollicitations, tout simplement parce que : « je préfère la lumière du couchant sur mes mains à l'or qu'elle me propose ». Après le décès de sa femme il trouve refuge dans son art, espérant pouvoir retrouver un peu de cette présence qui lui manque tant. De par son deuil, il se renferme sur lui-même, ne communiquant presque plus que par l'intermédiaire de sa viole. Sous ses doigts naît alors une musique, un langage étrange et silencieux, venu vraiment du cœur et non pas tiré d'un quelconque instrument.

Le violiste Marin Marais, au crépuscule de sa vie, se souvient de son maître, Sainte-Colombe. Janséniste austère et intransigeant, Monsieur de Sainte-Colombe cherche la perfection en tout. À ses côtés, le jeune Marin Marais apprend la viole de gambe bien sûr, mais aussi l'amour avec Madeleine. Deux hommes, deux amours parallèles de la musique, deux façons différentes de la jouer, de la ressentir, deux attitudes opposées aussi. Pour l'un un jeu intime mêlé d'émotions et de tristesse, une musique jouée sur une partition du souvenir. Pour l'autre, un jeu plus vif, destiné avant tout à conquérir, à séduire un auditoire, à prouver quelque chose et non pas fait pour exprimer réellement des sentiments personnels.

Alain Corneau a réalisé *Tous les matins du monde* comme s'il peignait une toile tout en clair-obscur. Au son lancinant de la viole de gambe répondent la voix de Gérard Depardieu et la langue épurée de Pascal Quignard.

Présentation de la France à ses enfants



★★★★☆

François-Georges Maugarlone

Grasset, 300 p., 19 €

La France, pour qui sait la voir et la sentir, est un « espace » où les signes se superposent, et y circuler revient souvent à remonter le temps parfois jusqu'aux oppidums gaulois. En faisant l'inventaire littéraire de son pays, l'auteur part ainsi à la recherche de lui-même et dresse son propre bilan face au miroir d'un sol, d'une terre, qui, s'ils « ne mentent pas », sont ici fort peu barrésiens ou pétainistes. Car l'auteur de la déjà classique *Histoire personnelle de la France* appartient à une tradition où Chateaubriand s'associe à Sartre, et de Gaulle à Vercingétorix. Et il sait, d'instinct, rencontrer Montaigne en son Périgord, Pascal à Port-Royal, Rimbaud dans les Ardennes, Proust à Illiers-Combray, ou Céline à Meudon. Maniant l'insolence aussi bien que l'érudition, il permet même d'écouter l'improbable dialogue de Nietzsche et de Francis Blanche sur le chemin d'Eze...

Histoire, géographie, littérature, philosophie se donnent rendez-vous au cours d'une étrange pérégrination : celle d'un Français qui, avec son héritage de rêves, de savoirs, de souvenirs, entre à son rythme dans le troisième millénaire. Car l'« auteur se découvre aussi, ici, comme « être général », représentant une génération, celle du baby-boom. Un inventaire, une promenade automnale

et littéraire de la France où se croisent Rimbaud, Proust, Francis Blanche dialoguant avec Nietzsche

Le moins aimé



★★★★☆

Bruno de Cessole

La Différence, 280 p., 17 €

Un homme écrit à sa mère, gravement malade, une longue lettre, dans laquelle il cherche à comprendre pourquoi celle-ci lui a préféré son autre enfant. L'homme se nomme Charles de Sévigné, sa sœur Françoise de Grignan, et leur mère n'est autre que la célèbre madame de Sévigné. Un roman psychologique sur les mystères de l'amour maternel, émaillé de scènes d'époque.

Quelle famille n'a pas élevé son canard noir ? Pas nécessairement brimé, mais juste négligé, dédaigné, voire ignoré. Charles de Sévigné, sur le berceau de qui toutes les fées s'étaient généreusement penchées – il était beau, spirituel, charmant, désintéressé – fut pourtant le « moins aimé » de sa célèbre mère, qui voua à sa fille un amour idolâtre et exclusif. Le fils s'efforce donc de comprendre pourquoi et en quoi il démérita aux yeux de sa mère, et fut privé d'une affection qui, plus entière, lui aurait permis de s'épanouir dans sa vie publique et privée. Charles de Sévigné, qui revient sur ses faits de guerre et de cœur, est aussi l'illustration que l'on peut avoir eu toutes les chances de son côté au départ, et finalement n'en

rien faire. Ce n'est pas que la vie ne lui est pas douce, mais Charles traverse le temps sans jamais y laisser son empreinte. Enfant À travers la destinée de ce Don Juan malgré lui, guerrier malchanceux, courtisan désinvolte, lettré et provincial contrarié, petit-neveu du cardinal de Retz, familier de Mme de La Fayette et de La Rochefoucauld, compagnon de Boileau, Racine et La Fontaine, amant de Ninon de Lenclos, c'est tout le Grand Siècle qui revit: des ruelles et des alcôves aux cabarets, des champs de bataille et des antichambres de Versailles aux retraites campagnardes, sous une plume vive, ironique et enjouée, qui réinvente la langue du classicisme. Un excellent roman fidèle au style et à l'esprit de la littérature classique, Charles se fait le héros des coulisses du Grand Siècle et l'archétype de l'enfant mal aimé au profit d'une sœur à qui la mère prodigue toutes ses attentions et tendresses.

Les tourterelles



★★★★☆

Jean-Marc Sourdillon

La dame de onze heures, 90 p., 10€

Poème en prose ou récit en prose poétique, cet ouvrage rend le poète à un autre temps. Un temps d'avant, temps de l'écoute qui seul permet de nouer « la merveille cachée » de la rencontre du poète avec l'oiseau. Car c'est bien d'une rencontre à laquelle nous convie la partition onirique de Jean-Marc Sourdillon. Il suffit pour cela de suivre l'oiseau arrivé parmi les vivants et les morts

et d'écouter son chant de gorge. Enroulée dans l'orage des Cévennes dont elle suit les roulements, la tourterelle arrive jusqu'à l'églantier, jusqu'au cimetière du village, ceint de murets, jusqu'à la vieille dame qui y repose depuis peu, jusqu'au poète lui-même qui en accueille les notes et se laisse guider par les images qu'elles lui inspirent. Ainsi, sous la voix de la vieille dame (la philosophe et poète espagnole Maria Zambrano) qui murmure des fragments de poèmes, se cache celle de l'éternelle jeune fille qui n'a « jamais cessé de naître ». C'est que la tourterelle contient dans son vol et jusque dans son chant l'origine et la fin de toute chose. Elle est la voix antique de Génia, la jeune fille sacrifiée dans l'amour unique de son père, immortalisée par lui. Car la tourterelle délivre de ses doutes et de ses inquiétudes celui qui prend la peine de tendre l'oreille à son chant. Elle murmure pour lui « la parole non dite d'un amour qu'on ne sait pas », ramène à lui « une forme d'amour qui s'est perdue ». De son aile, elle lui révèle la vraie blessure, l'origine de la douleur: « Toute distance est un chemin à parcourir. / Toute douleur, une distance à découvrir. »

Louis-Philippe Le prince et le roi



★★★★☆

Munro Price

Éditions de Fallois, 416 p., 26 €

Toute l'originalité de cette biographie de Louis-Philippe par l'his-

torien anglais, qui a été professeur à l'université de Lyon, est de montrer le rôle politique déterminant d'une femme d'exception. Une princesse qui ne se maria jamais, et se consacra, jusqu'à sa mort à l'âge de 70 ans, au service de son grand frère. L'influence d'Adélaïde était tellement forte que beaucoup se demandèrent si la révolution de février 1848 aurait pu être évitée par Mme d'Orléans, si elle avait été en vie et en bonne santé. Une question qui reste aujourd'hui ouverte.

La première action décisive d'Adélaïde fut d'accepter, en juillet 1830, au nom de son frère, la lieutenance générale du royaume qui devait mener rapidement Louis-Philippe sur le trône. L'auteur explique comment la princesse répondit favorablement à l'appel que lui fit Adolphe Thiers. En acceptant de « placer la couronne » dans la maison d'Orléans, selon les termes de Thiers, Adélaïde protégeait son frère au cas où Charles X, alors réfugié à Saint-Cloud, serait parvenu à retourner la situation en sa faveur. Puis, au fil des dix-huit années de la monarchie de Juillet, Adélaïde imprima sa marque dans la politique de la France et dans sa diplomatie, en particulier avec l'Angleterre.

L'un des points forts de l'ouvrage est de s'appuyer sur les nombreuses lettres qu'échangea Mme d'Orléans avec Talleyrand, quand il fut nommé ambassadeur à Londres en 1830, puis avec son successeur, Sebastiani, à partir de 1834. Elle fut un des artisans de la politique de rapprochement avec l'Angleterre. Elle eut également une influence en politique intérieure. En fin de compte l'historien semble penser que ce fut l'indécision de Louis-Philippe, esseulé et vieillissant, qui condamna la monarchie de Juillet. Un régime que l'auteur considère avec bienveillance, comme « la seule véritable mise en œuvre en France d'une monarchie parlementaire ».